



Les peurs de mon enfance

Anne Lanta

Les peurs de mon enfance, les peurs de toutes les enfances, et ce cher souvenir qu'on en a...

Le loup, qu'on m'avait tant conté depuis mes quatre ans, l'incontournable loup en bonnet de nuit, draps tirés jusqu'à son menton de loup, dentier performant, et invitation douceuse à me croquer toute vive, ce loup m'était devenu familier. A la longue, il me paraissait gaga, à répéter tout le temps comme les vieux qui radotent : " C'est pour mieux te manger ! "

Mais il y avait l'autre loup. Celui qui ne se déguisait pas en grand-mère. Le loup sorti du bois, bien sûr, le vrai loup boulimique qui ne laissait que des restes et préférait encore la petite bergère aux moutons, le loup de mon livre de lecture du cours élémentaire.

Et le soir, la page relue à la maison, il rentrait dans ma chambre. Et parfois il n'était pas seul, il y avait la horde,

À TIRE D'ELLES

qu'une pauvre mère, dans une autre page, revenant avec son fagot dans sa maison glaciale, trouvait occupée à dévorer ses petits. Ils se cachaient sous mon lit d'où ils surgiraient durant mon sommeil pour m'avalier toute crue. Et chaque soir, avant de me coucher, je m'aplatissais pour les surprendre, autant en finir tout de suite, mais je ne pourrais pas trouver le sommeil en les sachant à l'étage au-dessous. Il n'y avait là que quelques moutons oubliés par le balai de la femme de ménage.

Quand les loups ne devinrent plus crédibles, quand je ne pus que constater que la côte algérienne où nous vivions ne les attirait pas réellement, ils furent remplacés par les Prussiens.

Ces farouches soldats, sanglés dans leurs uniformes et portant monocle, manie particulièrement inquiétante, revenaient dans les livres de prix offerts aux petits écoliers des années 30 pour tirer à bout portant sur le petit gavroche Alsacien qui crie " Vive la France ! " Ces tireurs d'élite étaient sans doute morts eux aussi depuis longtemps mais j'en gardais la terreur. Les loups et les Prussiens étaient deux déguisements de la Mort, et c'est dans l'enfance, et la jeunesse aussi qu'on flirte le plus avec la Mort. Parce que c'est alors qu'on aime le plus la vie.

J'avais oublié les loups et les Prussiens, cet été-là où nous revenions au nid, chez mes grands-parents landais, pour deux mois de landes et d'océan, de tablées familiales et de fêtes. Je gloutonnais les confitures de ma grand-mère et je m'en-volais sur la balançoire.

Il arriva un soir, avec ses parents, invités pour quelques jours. Il était, disait-on, surdoué, et le confirmait en passant en seconde à douze ans.

LES PEURS DE MON ENFANCE

Il était petit, et prit toute la place.

Il avait inventé un feuilleton, “ Le signe de la Lente Mort ”, et nous recruta comme spectateurs de sa mise en scène, chaque soir, au retour de la plage, avant le repas.

Nous attendions, serrés sur le banc, transis malgré la canicule. Il surgissait, disait je ne sais quoi, des mots aussitôt oubliés, mais la Mort avançait de soir en soir, lente, inéluctable. Les loups et les Prussiens au Musée, la vraie Mort revenait, et avec elle la peur.

Il surgissait de derrière les volets d'une porte-fenêtre mis en paravent, seul décor de ce théâtre dont la Mort invisible avait le rôle principal, mieux, dont elle était le one-Mort-show. La Mort invisible, mise en scène par ce visionnaire de douze ans, qui en quelques mots chaque soir différents, lui donnait vie. Quand le souvenir revient, je redeviens la petite fille glacée d'une insurmontable terreur, devant un gamin de mon âge qui me présente la Mort. La vraie, l'insolite, l'insolente, celle qui ne vient pas des autres mais de nous-mêmes, tapie au fond de nous pour nous tuer “ lentement ”.

Notre petit copain fit la preuve qu'il était réellement surdoué. A nous la trimballer tous les soirs sous le nez, à l'heure où le chien devient loup, encore lui... il nous la rendit assez intime pour qu'un soir on arrête le jeu.

On a peur de ce qu'on ne connaît pas, comme les loups ou les Prussiens. Nous n'avions plus peur de cette Mort lente que nous avions apprivoisée, grâce à ce pote de génie qui nous avait pris comme témoins de sa catharsis. J'espère que comme nous, depuis, il flirte toujours avec la vie.



*Chacun essaie de retenir en soi
un éclat des eaux vives
les papillons d'un buisson ardent*

Geneviève Briot